

Rhétorique et société en Europe (XVI^e-XVII^e siècles)

M. Marc FUMAROLI, professeur

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES (III)

Conversation et sociétés de conversation à Paris au XVII^e siècle

Le cours a été consacré cette année à étudier quelques aspects de la métamorphose de Paris, après la fin des guerres civiles et religieuses du XVI^e siècle, en capitale littéraire, philosophique et scientifique. Cette ascension dans l'ordre de l'esprit accompagne la stabilisation de la cour des Bourbons à Paris, et la position déterminante que cette cour occupe, après la défaite de la Ligue et l'Edit de Nantes, dans le jeu militaire, diplomatique, politique et religieux de l'Europe. Même à Rome et en Italie, à plus forte raison dans les Etats protestants, tout ce qui dans la division religieuse reste fidèle à l'humanisme d'Erasmus compte sur la cour de France pour contenir ou pour dérouter la puissance des Habsbourgs d'Autriche et d'Espagne : celle-ci passe pour vouloir reconstituer à son profit l'unité médiévale de la Chrétienté, et donc pour menacer l'esprit de dialogue entre opinions et hypothèses probables, qui avec l'étude de l'Antiquité et le libre commerce des livres, est la respiration même de l'humanisme érasmien. Le roman allégorique de John Barclay, *l'Argenis*, écrit à Rome en latin humaniste, et publié à Paris par Peiresc en 1624 (avant d'être traduit dans plusieurs langues), révèle les espoirs que la République des Lettres européenne place dans la résistance anglaise et surtout française aux Habsbourgs, à l'Inquisition, à une orthodoxie théologique fondée sur la logique et la cosmologie scolastiques et aristotéliennes. L'enjeu philosophique est inséparable de l'enjeu politico-militaire. Le même John Barclay est l'auteur d'un *Portrait des Esprits* (1614, trad. fr. 1625 et 1626, angl. 1633) où il met en évidence la fertilité, pour la connaissance du vrai comme pour le bonheur de la vie civile, de la *multiplicité* des caractères nationaux et de la *diversité* des inclinaisons individuelles, dès qu'elles s'acceptent, se reconnaissent et dialoguent. Paris est justement en train de devenir, sous le régime de l'Edit de Nantes, le foyer d'un vaste concile des esprits, au sens de Jean Bodin, de Montaigne, de Barclay. La Réforme catholique française, en dépit de sa soif d'unité qui la porte parfois à soutenir l'alliance

avec l'Espagne, doit elle-même s'accommoder de sa pluralité propre. Dans le renouveau spirituel du catholicisme français, les courants majeurs sont cependant la piété lettrée gallicane, hostile à Madrid et Vienne, et l'humanisme chrétien dont la figure de proue est François de Sales, très italianisant et propagateur d'une « civilité chrétienne » parmi les laïcs. L'humanisme y prévaut donc. A Paris, sous Richelieu qui s'allie avec les princes luthériens de Suède et l'Allemagne contre les Habsbourgs, peuvent trouver refuge et honneur aussi bien le calviniste Hugo Grotius, échappé de la prison de Lowenstein, dans la Hollande gomariste, que le Dominicain, peut-être hérétique, Tommaso Campanella, échappé des prisons de l'Inquisition napolitaine et romaine.

Dans l'attrait retrouvé par la capitale française, l'Université est pour peu de chose. Vivante, active, respectée (Richelieu la patronne et l'embellit) elle perdure dans son esprit de corps et dans l'affirmation de ses prérogatives. Sa Faculté de théologie (qui a préservé contre les Jésuites son privilège de collation des grades) intervient hautement pour condamner l'athéisme, l'hérésie, les « nouveautés » doctrinales, ultramontaines ou jansénistes. En face d'elle, et sans l'attaquer de front comme au début du XVI^e siècle, l'humanisme parisien s'organise en sociétés érudites, mondaines, puis scientifiques, d'initiative d'abord purement privée, et qui coopèrent selon les principes étrangers à l'enseignement universitaire et au savoir conservateur de l'Université. Les méthodes diffèrent, et les instances de jugement : à la « dispute » en forme, selon la logique syllogistique et la référence à des autorités indiscutées, s'opposent les tactiques humanistes de la conversation, de la conférence, de la correspondance, qui supposent scepticisme et empirisme, et la référence à une Antiquité plurielle, dialogique, soumise à sa propre critique et dont l'autorité ne va pas sans discussion. A l'arbitrage des doctes, s'oppose celui de doctes pour lesquels la vérité est *in fieri*, toujours à reprendre et à retrouver, voire celui d'un public de « curieux », d'autant plus nombreux que le privilège de la langue savante, le latin, fait place au « bon usage » du français, commun aux doctes humanistes et aux « curieux ». Les disciplines aussi sont différentes : l'Université reste fidèle à l'*arbre des sciences* traditionnel, alors que ces « collègues » informels œuvrent dans le cadre d'une encyclopédie en expansion et en évolution depuis le XV^e siècle, et où figurent la philologie classique, l'histoire, la géographie, la philosophie naturelle expérimentale, les mathématiques, l'astronomie, mais aussi la poésie et l'éloquence classiques et vulgaires, toutes inconnues de l'Université qui récuse la méthode philologique et historique qui leur a donné naissance, aussi bien que le recours à l'expérience des « arts mécaniques » dont se prévalent désormais les sciences de la nature. Le vieux *Trivium et Quadrivium* de la Faculté des Arts, l'orthodoxie médicale de la Faculté de médecine, pour ne rien dire de la Faculté de Décret, étrangère à l'histoire critique du droit romain et coutumier, ou de la Faculté de Théologie, étrangère à la théologie « positive », sont en quelque sorte doublés par des savoirs conquérants dont les maîtres, célèbres, sont princes de la

République des Lettres, hors de portée des docteurs universitaires. Cette République, d'origine italienne, mais dont Erasme a été le « prince », a désormais son centre nerveux à Paris, dans le « cabinet » des frères Dupuy, ou dans le cercle de Mersenne. Plus dédaigneuses encore de l'Université, par leur objet, leur style, leur public, les « sociétés » mondaines, où conversent en français gentilshommes et dames avec des gens de lettres, cultivent les arts du langage que l'Université, et les écoles en général, ignorent : la grammaire, la rhétorique, voire une forme de dialectique adaptées au français et à des locuteurs qui ne sont ni docteurs, ni doctes. Le *Trivium* mondain et français a ses maîtres : Malherbe, pour la grammaire, Guez de Balzac pour la rhétorique, Nicolas Faret pour cette forme humaniste de la dialectique qu'est la « conversation civile », inséparable d'une philosophie des mœurs. Mais il s'agit de maîtres « libéraux » dont l'enseignement procède par influence orale et par la lecture de loisir, et qui s'adresse à un public adulte, souvent de haut rang.

Dès les années 20-30 du XVII^e siècle, répartie en « sociétés » qui se coopèrent, qui coopèrent de leur propre initiative, en amateurs, sans collation de grades, sans hiérarchie institutionnelle, sans autre règlement qu'une autodiscipline librement acceptée, une sorte d'*Université libre* s'est mise en place à Paris, une Université de « hautes études » humanistes : elle prend sans crier gare la relève de l'Université scolastique. On y invente des sciences et une littérature, on y poursuit l'immense travail philologique et historique de la « critique » humaniste du XVI^e siècle. Même les domaines « réservés » de la Faculté de Médecine, de la Faculté de Décret, de la Faculté de Théologie, sont appropriés à pas de velours par les méthodes nouvelles mises en œuvre par ces « amateurs » de grand savoir. Peiresc, avant Claude Perrault, se livre à des expériences et poursuit des recherches qui relèvent de la médecine, et les découvertes de Gabriel Harvey sur la circulation du sang, dédaignées par la Faculté, sont vérifiées et acceptées par ces cercles érudits et scientifiques libres de toute allégeance universitaire. Blaise Pascal ne se contente pas de contribuer, hors de tout enseignement et reconnaissance officiels, au progrès des mathématiques et de la physique : par ses *Provinciales*, il fait participer à un débat théologique (privilège, s'il en est, des docteurs de Sorbonne) tout un public « laïc », éclairé dans ce milieu « pédagogique » d'académies humanistes. Ce milieu déborde les limites d'une aristocratie élégante ou savante : sous Louis XIII, on voit le *Bureau d'Adresse* de Théophraste Renaudot (fondateur de la *Gazette*, lié à Jacques Dupuy et proche collaborateur de Richelieu) attirer un public nombreux de « curieux » à des controverses philosophiques, morales, scientifiques (1633-1642). L'initiative sera reprise dès 1642 par l'« académie » de l'abbé Bourdelot, qui intéressera à ses « conférences » publiques un auditoire pouvant aller jusqu'à 400 personnes.

L'ascension de Paris au rang de capitale de l'esprit (qu'elle avait occupé du XIII^e au XV^e siècle grâce à sa seule Université) est dû cette fois à l'activité multiple de ses « salons », de ses « académies » privées, érudites ou scientifi-

ques, concentrés dans la même ville, reliés par la correspondance, les voyages, les échanges diplomatiques, le commerce de librairie, à des cercles analogues dispersés en province et en Europe, surtout en Italie, Angleterre et Hollande. Ces divers foyers de recherche parisiens ont de plus en plus un dénominateur commun, le « bon usage » de la langue française, établi dans les cercles mondains, mais que son élégance littéraire et sa « régularité » nouvelle rendent attrayant pour la première fois aux érudits et aux savants eux-mêmes. L'Université est là, et bien là : elle forme toujours des clercs. Mais elle doit compter, même pour la formation des jeunes gens, avec le Collège de Clermont des Jésuites, avec celui des Oratoriens, avec les couvents féminins d'Ursulines et de Visitandines, voire pendant quelques années avec les Petites Ecoles de Port-Royal : ses anciens élèves, et plus encore ceux de ses rivaux et rivales vont souvent joindre les rangs des « amateurs » qui coopèrent au savoir nouveau, et parmi lesquels il ne faut pas omettre la singulière « académie » de type très humaniste que formèrent les « Solitaires » de Port-Royal, dont le « prince » Antoine Arnauld, est cependant docteur de Sorbonne.

Cette « Université libre » et spontanée va bénéficier par étapes prudentes de la reconnaissance officielle de la cour de France, grâce à la fondation d'une série d'Académies royales dotées d'un statut juridique. Les « amateurs » n'ont pas accueilli cette légitimation sans inquiétude : « honnestes gens » dans les cercles mondains, « curieux » ou « vertueux » dans les cercles érudits ou scientifiques, leur « honneur », leur « curiosité », leur « vertu », en d'autres termes le désir naturel et libéral de vérité qui les pousse à coopérer, les rendent jaloux de leur « liberté ». Mais même les « règlements » des Académies royales n'auront que peu de chose à voir avec les statuts universitaires, et la jeunesse de ces Académies les préservera de traditions trop contraignantes. Elles entrèrent assez facilement dans les mœurs, elles ne nuisent en rien à la floraison parallèle de « salons » et « académies » privés qui, souvent, leur servirent de vivier. Mais il est bon d'insister sur ce goût de la « liberté » noble, commune à ces gentilshommes, à ces magistrats, à ces secrétaires de princes, et inséparable pour eux du désir de vérité. Si certains d'entre eux peuvent alors être qualifiés d'« esprits forts », ou de « libertins » (dans un sens qui n'a rien alors de vaudevillesque) c'est justement qu'ils mettent leur honneur, leur « vertu » (au sens latin de *virtus*, italien de *virtù* : énergie et volonté propres) dans leur autonomie morale et intellectuelle, dans leur émancipation, à la Montaigne, de toute tutelle qui intimide ou servilise l'esprit (*libertinus* : en latin, c'est l'affranchi de servitude).

Il faut s'étonner qu'un tel phénomène, dans l'ensemble impressionnant et naissant qu'il présente à Paris sous Louis XIII, n'ait pas davantage retenu l'attention de la sociologie de la connaissance ou de la sociologie historique, qui ont préféré étudier la phase ultérieure de son développement, au XVIII^e siècle. Les sociétés scientifiques ont été l'objet d'un beau livre d'Harcourt Brown, *Scientific organizations in Seventeenth Century France*, Baltimore,

Johns Hopkins, mais il date de 1932. Depuis, l'édition savante de la *Correspondance* du P. Marin Mersenne, les travaux relatifs à Pascal, Descartes, Desargues, ont accru notre perception des faits, des hommes et des textes, mais cette sociabilité de la « nouvelle science » n'a pas fait l'objet d'une nouvelle synthèse. La société érudite, pour sa part, est beaucoup mieux connue depuis le *Libertinage érudit* de René Pintard, qui date de 1942. Depuis, monographies et publications de correspondance se sont multipliées, mais une nouvelle vue d'ensemble est souhaitable. Quant aux « salons » et cercles mondains, ils bénéficient d'une très abondante bibliographie, mais elle dépend des présupposés de l'histoire littéraire. Les travaux de Norbert Elias sont plus appropriés au phénomène de cour, qu'à celui des conversations et académies privées, à l'écart de l'*agora* de la monarchie. Dans aucun de ces trois chapitres distincts de la recherche historique relative au XVII^e siècle, les résultats accumulés n'ont été incorporés dans un schème de compréhension qui associerait histoire des idées et histoire sociale. A plus forte raison, la coexistence à Paris, et l'éventuelle complémentarité de ces trois types de sociétés de conversation, l'espèce d'antithèse qu'elles opposent, *dans leur ensemble*, à l'édifice institutionnel de l'Université, ont entièrement échappé à l'analyse, d'abord parce que l'Université française du XVII^e siècle est elle-même peu étudiée. Or, et en dépit des différences profondes qui distinguent ces trois types de sociétés de conversation (leur recrutement social, l'objet et la méthode de leurs recherches) elles ont toutes trois en commun une éthique et une épistémologie humanistes, hostiles à la scolastique du savoir universitaire traditionnel. La forme de coopération qu'elles adoptent, et que nous pouvons ranger sous le concept générique de conversation, renvoie, bien avant la fondation d'Académies royales, à la forme académique inventée par les humanistes italiens du XV^e siècle, et qui est passée au XVI^e siècle, toujours en Italie, de la conversation latine et grecque à la conversation en langue vulgaire. C'est cette forme de collaboration entre lettrés, hors des enceintes universitaires, souvent sous la protection personnelle d'un prince ou d'un pontife, qui a été l'instrument contagieux du succès, en Europe, des *studia humanitatis*. Méthode de recherche en commun, elle a été aussi le vecteur gnoseologique de la République des Lettres, le principe de ses débats et de ses progrès. Mais il a fallu que cet effort, disséminé jusque-là, converge à Paris, siège de la plus puissante et prestigieuse Université d'Europe, mais imperméable plus que d'autres (Oxford, Louvain, Padoue, et naturellement Leyde) à la contagion de la République des Lettres, pour qu'un effet cumulatif se produisît, qu'un seuil fût franchi, dans un mouvement symphonique qui achève la Renaissance. En même temps, à Paris, l'Encyclopédie médiévale se perpétue, l'Encyclopédie humaniste, en liaison avec Leyde, Rome et Aix, parvient à maturité, et une nouvelle Encyclopédie se cherche, cette fois en français, langue qui bénéficie pour longtemps de ce grand concours des esprits. Face à une orthodoxie universitaire immobile, mais toujours de haute tenue, le vaste travail collectif des « amateurs » invente pour le français un

nouveau *Trivium*, dote la critique philologique et historique de nouveaux titres d'efficacité, et renouvelle l'antique *Quadrivium*, avec la philosophie naturelle, par l'alliance de la méthode expérimentale et du langage mathématique. L'entreprise de l'humanisme, commencée deux siècles plus tôt en Italie, trouve à Paris au XVII^e siècle son point d'aboutissement et de crise majeure.

Quels pouvaient être les motifs qui poussaient ces mondains, ces érudits, ces savants à participer à un tel effort de connaissance ? On est frappé par le désintéressement, à vue humaine, de ces « académiciens » sans titre, parmi lesquels il faut ranger les dames de salon et de ruelles. Descartes, qui s'adresse à tous ces « amateurs » dans le *Discours de la méthode*, de préférence aux docteurs gradués, leur reconnaît le « bon sens », la « chose du monde la mieux partagée ». En d'autres termes : une appétence naturelle au vrai, et un jugement naturellement droit pour y parvenir. C'est la formulation française d'un principe qui, dès l'origine, a guidé les humanistes : la science universitaire « gothique » a corrompu le « sens commun », il faut donc le retrouver en se délivrant des effets de ce dressage déformant, et renouer avec la nature, dont les Anciens étaient les fidèles disciples. Maintenant, pour Descartes, le détour par les Anciens est lui-même devenu un obstacle : le « bon sens » naturel, que le philosophe veut armer de méthode, se trouve là où l'École, et même l'École humaniste, ne l'a pas dévié : dans ce public neuf qui manifeste son appétit de vérité, et dont Descartes n'exclut pas les femmes. Pascal fait un pari analogue dans ses *Provinciales*. Ce « désir naturel de vérité », cette « curiosité » (vice médiéval, vertu humaniste) pour s'exercer, demande à être libre : libre du moule scolastique, sans doute, mais libre aussi des déformations « serviles » que le métier, la profession, le négoce, les affaires, imposent à l'esprit. Le « désir naturel de vérité » est inséparable d'une éthique de la « générosité », et donc de la « vie noble », qui est le seul climat propice à la liberté de l'esprit. Peuplées d'« amateurs », de « vertueux », les sociétés mondaines, érudites et scientifiques du XVII^e siècle sont des sociétés du loisir noble, ou anoblissant : magistrats ou officiers de cour, ecclésiastiques ou gens d'épée, secrétaires, avocats, médecins qui y participent le font en dehors de leur vie professionnelle, ou hors de toute vie professionnelle, dans un temps de loisir qui seul convient à leurs yeux aux activités proprement libérales, et par excellence à celles de l'esprit. L'esprit (*ingenium*) est en latin sémantiquement proche d'*ingenuus*, bien né et libre, qui repose sur le même radical que le verbe *gignere*, engendrer, produire, faire naître. La liberté du « vivre noblement » est inséparable de la fertilité de l'esprit. Celle-ci peut prendre des formes très diverses : celle de la conversation de salon, celle de la conversation de bibliothèque ou de cabinet scientifique. Elle peut séduire des nobles de naissance, en les guérissant du préjugé que Castiglione et Guazzo avaient dénoncé chez les gens d'épée français, hostiles aux « lettres », dans lesquelles ils voyaient un « métier » servile propre aux clercs et aux roturiers. Elle séduit la noblesse de robe, les clercs, les lettrés, qui y trouvent cet anoblissement moral que donnent la haute érudition, et les

disciplines scientifiques nées de l'humanisme. L'idéal de l'homme noble (tel qu'il est défini par l'*Ethique à Nicomaque* et en général par les philosophies antiques) se conjugue au XVII^e siècle avec le prestige social de la noblesse d'épée, et avec l'idéal, monastique et humaniste, de la « piété lettrée », pour faire naître des vocations à l'esprit, à l'esprit de conversation, et donc à l'invention désintéressée et hardie dans les champs de savoir ouverts par l'humanisme. La récompense attendue est sans doute l'« honneur », la « gloire », mais aussi la « douceur », l'« agrément », l'*eutrapélie* (la bonne humeur) chère à François de Sales, fruits attendus de la conversation mondaine comme de la savante, toutes deux « civiles », et concourant par le dialogue à l'éclaircissement des esprits comme à leur harmonie. Le témoignage de Descartes, dans ses *Lettres à la princesse Elisabeth* concorde avec celui de Gassendi dans sa *Vita Peireskii*, avec celui des correspondances contemporaines, tant savantes que mondaines : la vie de l'esprit conviviale, dans le loisir noble, n'est pas seulement honneur, liberté, connaissance, elle est aussi bonheur et joie.

Dans les salons (par définition littéraires) les femmes participent à la vie de loisir ingénieuse. Certaines d'entre elles s'attireront l'injure de « précieuses ». La dame de salon (la *donna di palazzo* de Baltazar Castiglione) est là non au titre d'épouse, de mère ou d'économe, mais au seul titre de femme de mérite (belle, agréable) et d'esprit, à égalité, voire dans une supériorité fictive, mais glamment reconnue, avec les hommes. Belle, agréable, elle est l'ornement et l'aimant, spirituelle, elle est le stimulant de la conversation qui fait coopérer la « bonne compagnie ». Cette liberté dans le loisir (qui rend enviable la condition de veuve) est relativement aisée pour les femmes de la haute noblesse, qui gardent dans le mariage le prestige personnel qu'elles doivent à leur naissance et à leur nom gentilice. Elle est difficile à faire admettre dans les rangs de la noblesse de robe ou de la bourgeoisie, où la puissance maritale et paternelle s'exerce dans le cadre étroitement domestique, et où le loisir en société, hors de la famille, est un privilège masculin. Les cercles érudits et scientifiques, qui se recrutent parmi les magistrats et les bourgeois, les clercs séculiers et réguliers, n'accueillent aucune femme. Les cercles littéraires de langue française, qui attirent la noblesse d'épée, s'organisent en revanche autour d'une femme, et font largement place au beau sexe. La noblesse, ordre de loisir, a depuis toujours et naturellement développé en temps de paix une savante sociabilité de loisir : chasse, tournoi, sports, danse, festins. La sociabilité *littéraire* est un jeu libéral de plus mais c'est celui auquel les femmes bien nées sont le plus étroitement associées. La préciosité apparaît dans la faille entre le loisir de la noblesse d'épée qui réunit hommes et femmes, et le loisir studieux, noble moralement, réservé aux seuls hommes. Elle est la revendication, pour les femmes de la noblesse de robe et de la bourgeoisie lettrée, d'entrer elles aussi dans une sociabilité de loisir, et de loisir *ingénieux*. Cette sociabilité, qui prend par nécessité la forme d'une complicité entre femmes, se concentre sur des sujets « endogènes » (le « féminisme » précieux) jugés

ridicules dans les salons « mixtes » de la haute noblesse, ou dans les cercles d'hommes érudits et « scientifiques ». Le maniérisme précieux — qui remonte à la *Cité des dames* de Christine de Pisan — est une rhétorique féminine, filant la métaphore et l'allégorie, et spécialisée dans ce que Voltaire, à propos de Marivaux, nommera la « métaphysique du cœur ». Le dialogue précieux est une perpétuelle « différence » luxueusement métaphorique des « réalités » serviles et humiliantes du mariage bourgeois.

Entre cette forme précieuse (et éminemment littéraire) du loisir féminin, et la *scholè* des érudits et des savants, la différence d'objet et de règle du jeu ne doit pas masquer les dénominateurs communs : l'usage noble et anoblissant du *loisir* ; le choix libre d'une vocation *ingénieuse*, et l'exercice *social* de cette vocation avec des partenaires cooptés. Pour toutes ces sociétés, la figure-repoussoir est unanimement le Pédant (déjà évoqué par Montaigne) : spécialiste, professionnel, sans humour, sans urbanité, cet ancêtre du « philistin » honni des artistes du XIX^e siècle, est aussi décrié dans les cercles mondains et précieux, que dans les académies érudites et savantes. Universitaire (le professeur d'éloquence grecque, Pierre de Montmaur, avant les médecins de Molière, tympanisé par Ménage et Guez de Balzac, a passé dans les années 1650, pour le Pédant-type) ce docteur spécialisé est dénué de cette grâce *libérale* qui est à la fois l'origine et le fruit des activités de l'esprit. Il est dépourvu des vertus et agréments de sociabilité qui en sont inséparables. M^{me} de Staël définira la conversation française comme un échange oral « entre nobles et gens de lettres ». Si l'on ajoute que les ecclésiastiques et les femmes entrent en tiers dans cet échange, on peut admettre la validité de cette définition. Encore faudrait-il entendre « lettres » dans un sens encyclopédique, qui inclut non seulement les arts du langage, mais aussi l'érudition et les sciences. C'est en réalité beaucoup plus qu'un « divertissement » : avec les agréments du jeu, le plaisir de la variété, la richesse d'une gamme qui va de la « conférence » savante à la causerie enjouée, la conversation est un mode de coopération et de collaboration *libérales* qui s'oppose au formalisme de la dispute scolastique et qui réussit à allier *activité de l'esprit et loisir noble*.

Le nouveau paysage du savoir, qui se dessine à Paris au XVII^e siècle, et qui laisse intact dans le lointain la forteresse gothique de l'Université, émane des salons qui en déterminent les instruments linguistiques, des bibliothèques érudites, des « cabinets » de curiosité scientifique. Il suppose une sociabilité du loisir noble et *ingénieux*, une éthique de la générosité et de l'honnêteté, une épistémologie qui passe par la coopération des esprits et qui suppose leur diversité.

*

**

Nous nous sommes attachés à décrire trois des principales sociétés privées de conversation au cours de cette période : l'Hôtel de Rambouillet, le « cabinet » des frères Dupuy, l'« académie » d'Habert de Montmor. Elles corres-

pondent aux trois types principaux de cercles que nous avons définis : salon mondain, cercle érudit, cercle scientifique. Chacun d'eux est à l'origine d'une des trois principales Académies royales : la Française, les Inscriptions et Médailles, les Sciences.

Pour comprendre le rôle qu'a joué Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, il faut tenir compte du modèle qu'elle s'est donné pour tâche d'incarner en France : la *donna di palazzo* de Castiglione, modèle que plusieurs ouvrages parus à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle enrichirent et complétèrent. D'abord l'*Examen des esprits* du D^r Huarte de San Juan (Baeza, 1571, deux fois traduit en français, 1591 et 1643), dont nous savons par Tallemant qu'il était l'un des livres de chevet de la marquise. Le sujet de l'*Examen* de Huarte est déjà celui du *Portrait des esprits* de John Barclay : il propose une anthropologie de la *diversité* des « tempéraments » et des inclinations humaines, et donc des aptitudes *différentes* au connaître. Au sommet de cette hiérarchie taxinomique, l'homme d'esprit, l'*ingénieux*, de tempérament mélancolique modéré, apte à *inventer* de nouveaux rapports entre les choses et les idées, apte à l'évidence du vrai et à sa formulation brève et frappante. M^{me} de Rambouillet était aussi pénétrée de la *Conversation civile* de Stefano Guazzo (1^{re} éd. italienne 1574, 1^{re} trad. française, 1579) qui introduisit en France le sens d' « entretien poli » que prend désormais le mot conversation, et les règles éthiques et rhétoriques de ce mode du connaître à plusieurs. Elle a lu et médité l'*Introduction à la vie dévote* de François de Sales, qui fait de la conversation selon Guazzo un des arts du loisir en société licite pour une épouse et une mère chrétiennes. Enfin M^{me} de Rambouillet appartient à la première génération des lecteurs de l'*Astrée* : ce long roman pastoral rassemble tous les mythes littéraires du loisir aristocratique : l'Arcadie, ses bergers et ses bergères, leurs jeux poétiques et leurs dialogues ingénieux, leur « métaphysique du cœur » d'inspiration platonicienne, méditative et contemplative. Le Forez de l'*Astrée* est une « île » relativement préservée dans une Europe du v^e siècle ravagée par la violence guerrière et les appétits politiques. L'hôtel de Rambouillet, voisin du Louvre, se veut une Arcadie en pleine ville. M^{me} de Rambouillet, selon le témoignage de Tallemant des Réaux qui fut son confident, cessa de bonne heure de fréquenter la « cohue » du Louvre, et elle tenait Louis XIII, roi guerrier et sans manières, pour un brutal. Assistée de ses amies et de ses filles, mais aussi de poètes tels que Malherbe, puis Voiture, choisissant avec soin ses hôtes, elle fait de ses appartements de réception, dessinés par elle à cette fin, une « académie » pour la meilleure noblesse de cour. L'Hôtel de Rambouillet, comme les autres hôtels aristocratiques parisiens sous Louis XIII, est brillant en temps de paix, et dans la saison de paix (l'hiver). Il est privé de gentilshommes en temps de guerre et dans les saisons de campagne militaire (printemps-automne). Pour être une société de loisir noble, la Chambre bleue n'en est pas moins une « chambre de rhétorique », où l'on pratique l'improvisation orale (le sommet de l'éloquence selon Quintilien), l'art de la pointe et

le sel attique, autres techniques de haute virtuosité orale. C'est aussi un atelier d'invention littéraire très productif. Atelier du « bon usage » de la langue française, la conversation entre nobles et gens de lettres, tout enjouée et naturelle qu'elle se veuille, est aussi une méthode de travail, à la recherche d'une convenance sur les questions de goût, mais aussi d'une collaboration proprement inventive : poèmes à forme fixe, facéties, contes et récits piquants, pointes et bons mots, souvent anonymes, trouvent, comme les lettres, ou dans les lettres, le chemin de l'écrit. Ces manuscrits circulent, et bon nombre ont été collectionnés par Valentin Conrart, dans ses fameux *Recueils* conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal : le premier secrétaire perpétuel de l'Académie française l'était aussi de la société mondaine. Les *Œuvres* de Voiture, toutes de circonstance et liées à l'improvisation orale, n'ont circulé de son vivant que sous forme manuscrite, elles n'ont été rassemblées et publiées par son neveu Marc Pinchesne qu'après sa mort, en 1648. La conversation mondaine, toute française, devient alors une sorte de genre littéraire gigogne, amphibie (à la fois oral et écrit), collectif, qui associe à l'invention linguistique et littéraire tout un milieu, toute une société de loisir aristocratique. Comme l'a bien vu Sainte-Beuve, meilleur sociologue que Proust, conversation et littérature française sont alors devenues indissociables, et elles ne cessèrent de l'être que très lentement, après la Révolution. Chaque « société de conversation » aux XVII^e et XVIII^e siècles, a son ton propre, ses thèmes, ses genres préférés, chacune mérite une étude à part, qui ne sépare pas la nuance de sociabilité qui la caractérise des œuvres qu'elle a engendrées, et qui ont souvent, comme les recueils de *Maximes* dans la société qui réunit La Rochefoucauld, M^{me} de La Fayette, M^{me} de Sablé, Jacques Esprit, sinon un auteur collectif, du moins une racine inventive commune. La singularité de l'hôtel de Rambouillet (qui dès la fin du XVII^e siècle devient un modèle légendaire de sociabilité parisienne, dont les salons de M^{mes} de Lambert et de Tencin se voudront des imitations) est d'avoir été le vivier de la première Académie française, et d'avoir été pour Vaugelas *la référence orale* du bon usage de la langue vivante. Par Jean Chapelain, cheville ouvrière de la première Académie française, l'Hôtel de Rambouillet entretint un lien, tenu certes, mais un lien avec l'autre société de conversation littéraire la plus prestigieuse sous Louis XIII : le « cabinet » des frères Dupuy. Selon le témoignage de Nicolas Rigault (*Vita Petri Puteani*, 1652), Pierre Dupuy, l'érudit gallican, était très attentif et favorable à l'éclosion d'arts du langage français, et à la coopération qu'y apportait la haute noblesse, la mieux propre à « illustrer » la langue du royaume.

Le « cabinet » ou comme on disait alors et très exactement l'Académie des frères Dupuy, réunissait quotidiennement dans la bibliothèque des De Thou, puis dans celle du roi, dont Pierre Dupuy fut nommé Garde en 1640, la fine fleur des humanistes érudits parisiens, leurs pairs de province, ou de l'étranger de passage dans la capitale.

Ni les femmes, ni les gens d'épée (à l'exception de Fortin de la Hoguette et du comte de La Fayette) n'y participent. Les femmes de ce milieu de grande Robe ou de bourgeoisie lettrée n'ont pas la même liberté que les dames de la noblesse d'épée de s'émanciper du cadre domestique : si elles accèdent à une sociabilité de loisir, c'est celle des ruelles galantes plutôt que des entretiens savants. Les gens d'épée sont très rarement des gens de bibliothèque. Antiquariat, historiographie, philologie, éditions critiques de textes rares, philosophie morale et naturelle, toutes disciplines qui exigent un profond savoir linguistique et technique, font l'objet de la conversation chez les Dupuy. Prolongée et nourrie par une vaste correspondance européenne, elle est l'invention incessante et collective qui se greffe sur la mémoire de la bibliothèque humaniste. Les conditions de travail optimales y étaient réunies pour faciliter ses opérations d'échange. Même un spectateur restant à la surface des choses, tel Fortin de la Hoguette, était sensible à l'harmonie enjouée de ces voix savantes et à la politesse qui régnait dans ces assemblées. Gassendi, dans sa *Vie de Peiresc*, décrit ainsi la façon d'être du magistrat érudit, ami intime et correspondant assidu des Dupuy :

« D'après ce que je viens de dire, il est aisé de comprendre quel agrément pouvait avoir, pour les gens de bon sens, sa conversation : il savait adapter son propos à l'inclination et aux mœurs de chacun. Alors que ses connaissances étaient si vastes, il lui était naturel de choisir ce qui pouvait intéresser son interlocuteur, et quoiqu'il fût toujours disposé à instruire, il ne faisait part à chacun que de ce qu'il croyait devoir être écouté avec plaisir. Lors des fréquentes visites de curieux ou d'étrangers qu'il recevait, il subodorait d'emblée quelle était leur pente, et où allait leur désir de savoir ; de ses livres, de ses collections, il ne montrait que ce qui pouvait être apprécié, et il ne montrait rien de ce qu'il savait bien ne devoir pas intéresser ».

Les bienséances savantes n'ont donc rien à envier aux mondaines. Gassendi n'hésite pas à faire entrer dans le portrait de Peiresc son art de converser, attentif par la variété des sujets abordés, par la vivacité de l'expression, à ne jamais laisser place à l'ennui. Le sel attique, les plaisanteries, parsemaient sa causerie. Ces agréments enveloppaient une éthique de la coopération savante, dont Gassendi énonce ainsi les principes :

« Il n'était jamais si disert, dans sa correspondance, qu'à prévenir les lettrés contre les querelles, les sarcasmes, les attaques personnelles, à les inciter à révéler l'Antiquité, et à ne s'éloigner jamais de ses sentiments sans les formes du respect ; à les détourner de formuler hâtivement leur jugement dans les questions obscures et controversées, d'embrasser comme certain ce qui est irrésolu ; à les encourager enfin à énoncer leur avis sans se préoccuper de renverser celui d'autrui. »

C'est la définition d'une communauté de recherche, de ses références communes (l'Antiquité), des règles de collaboration et de validation que ses membres doivent respecter pour que leur dialogue soit fructueux. Les frères

Dupuy partageaient et faisaient prévaloir autour d'eux la même discipline de conversation et de correspondance, la même égalité d'humeur grave et gracieuse.

Contrairement à l'Hôtel de Rambouillet, l'Académie Dupuy semble n'avoir pas trouvé sa légitimation publique dans une institution royale. En 1656, Jacques Dupuy meurt, et avec lui l'Académie ferme ses portes. En réalité, le témoignage négligé de l'abbé Claude Nicaise, dans un essai délicieusement érudit publié en 1691, *Les Sirènes, discours sur leurs formes et figures*, établit que la tradition s'est poursuivie sous Louis XIV. Maintenu sans interruption tour à tour par l'abbé Jacques de La Rivière, Garde de la Bibliothèque de Thou, rue des Poitevins, puis par M. Salmon, Garde du rôle des Officiers de France, rue Serpente, puis par le gendre de celui-ci, M. de Vilvault, Conseiller du roi et maître des requêtes, rue Hautefeuille, la conversation entre érudits n'a pas connu de solution de continuité. Elle a franchi les générations et émigré de bibliothèque privée en bibliothèque privée, après avoir quitté en 1656 la Bibliothèque du roi. Entre-temps, le « cabinet » Dupuy avait été imité par Gilles Ménage dans ses mercredis, par l'abbé Bignon (fils de l'Avocat général Jérôme Bignon, une des grandes figures du « cabinet » Dupuy sous Louis XIII) dans ses jeudis. La tradition Dupuy se poursuit toutefois le plus purement chez M. de Vilvault. C'est chez lui que s'éleva, au sortir d'une séance de l'Académie française, la dispute entre l'abbé de Dangeau et Pierre-Daniel Huet (à l'occasion d'un passage de Virgile) sur la forme des Sirènes, filles des Muses, origine de la dissertation de l'abbé Nicaise. Celui-ci n'hésite pas à comparer le « cabinet » Dupuy au cénacle de philologues qu'abritait le Musée d'Alexandrie et décrit par Strabon dans le L. LXVII, I, de ses *Geographica*. Il est très probable que l'abbé Bignon avait la mémoire des Dupuy et l'essai de Claude Nicaise à l'esprit quand il réforma en 1701 la « Petite Académie » pour lui donner la forme d'Académie des Inscriptions et Médailles. Ce qui avait commencé comme une simple commission de l'Académie française au service de la gloire personnelle de Louis XIV, devint alors l'Etat-major encyclopédique de l'érudition française. Avec un retard d'un demi-siècle, la tradition des Dupuy reçut enfin la reconnaissance officielle de la cour.

Il n'était pas de notre ressort de retracer les origines et les principes de la « nouvelle science » (A. Koyré, G. Gusdorf), qui se greffe pour ainsi dire au début du XVII^e siècle sur l'encyclopédie des humanistes et en compromet insensiblement l'unité. Il était en revanche dans notre sujet d'étudier l'un de ces cercles « scientifiques » qui se forment à Paris dans la première moitié du XVII^e siècle, et qui sont à l'origine de l'Académie royale des sciences. Le « cabinet » des frères Dupuy, en correspondance constante avec Peiresc, est caractéristique de ce que l'on pourrait appeler « l'automne de l'humanisme » : on y cultive l'encyclopédie du XVI^e siècle encore complète, mais l'on y accueille avec faveur les deux formes de recherche qui la condamnent à terme

à la spécialisation : les Belles-Lettres françaises, et les sciences de la nature fondées sur l'analyse mathématique et l'expérimentation. Ces deux dernières formes de recherche sont déjà l'objet de sociétés spécialisées, contemporaines du « cabinet » des Dupuy : les « salons littéraires », pour la première, le « cercle de Mersenne », au couvent des Minimes de la Place Royale, pour la seconde. Mersenne meurt en 1648. Le relais est aussitôt pris par un haut magistrat, Henri-Louis Habert de Montmor, né en 1600. Jusque-là, la haute magistrature française, les De Thou (auxquels les Dupuy sont apparentés), les De Mesmes, les Bignon, les Séguier, avaient consacré leur mécénat de préférence aux études philologiques et historiques, reliées à l'école française du Droit, dont Donald Kelley et George Huppert ont souligné l'originalité et la fécondité, de Guillaume Budé à Jacques Cujas. Habert de Montmor était un arrière-petit-neveu de Guillaume Budé, il était allié aux plus grandes familles de la Robe, magistrature et haute administration : les Lamoignon, les Béthune, les Phélypeaux. Le 26 mars 1637, il épouse Marie Henriette de Buade de Frontenac, dont le frère Louis, sera plus tard gouverneur, à Québec, de la Nouvelle France. C'est un érudit, et il constitue dans son hôtel de la rue Sainte-Avoye (aujourd'hui, 79, rue du Temple), construit par son père en 1623, une vaste bibliothèque. Il fréquente le « cabinet » des Dupuy. Comme ses pairs, il ne publie pas : le « loisir studieux », pour être vraiment noble, ne doit donner prise à aucun soupçon de professionnalisme. Mais cet érudit manifeste plus résolument que les Dupuy son intérêt pour la langue française et les arts du langage dont elle fait l'objet. Maître des requêtes au Conseil du roi en 1632, il est élu à l'Académie française naissante dès 1634. Il y est reçu par son cousin, Germain Habert, Commissionnaire aux guerres et poète, et il y retrouve un autre de ses cousins, Philippe Habert, abbé de Cerisy, lui aussi poète. Le 3 mars 1635, il prononce devant l'Académie une harangue intitulée *De l'utilité des conférences*, qui marque opportunément l'intérêt épistémologique qu'il accorde à la sociabilité et à la coopération entre lettrés : il faut entendre « conférence » au sens de Montaigne, c'est le mode du connaître par le dialogue que les humanistes opposent à la dispute scolastique, la version proprement savante de la conversation. Comme l'Académie française n'a pas encore de domicile fixe, il l'accueille dans son hôtel de la rue Sainte-Avoye, probablement dans la bibliothèque, le 30 avril 1635.

Mais cet érudit de tradition encyclopédique marque aussi sa « curiosité » pour la « nouvelle science » et ses représentants. Selon Baillet, le biographe de Descartes, il offrit à celui-ci « le plein usage de sa maison de campagne, Le Mesnil-Saint-Denis, qui valait 3 000 à 4 000 livres de rentes ». Descartes déclina l'offre, et Habert la renouvela, cette fois à l'intention de Gassendi, nommé Lecteur royal de mathématiques. Le 9 mai 1653, le chanoine de Digne s'installe à l'hôtel de Montmor, et il passe le mois d'août à Mesnil-Saint-Denis. Il y écrit, à la demande d'Habert, une *Vie de Tycho-Brahé*. Il la lui dédie. Il fera de lui son exécuteur testamentaire, lui laissant tous ses livres, ses manuscrits, et le télescope que lui avait offert Galilée. Il meurt le

24 octobre 1655, Habert préside à ses obsèques. Aussitôt assisté par François Henri, Samuel Sorbière et Antoine de la Poterie, il prépare l'édition en six volumes des *Œuvres* de Gassendi, qu'il fait imprimer avec sa propre préface et une *Vie de Gassendi* par Sorbière.

L'attrait de la présence de Gassendi chez Habert de Montmor, de 1653 à 1655, avait donné corps à l'académie que celui-ci avait voulu réunir chez lui après la mort de Mersenne. On y retrouve les astronomes Samuel Boulliau et Carcavy, les mathématiciens Pascal, Roberval, Desargues, le voyageur Moncoyns. Après la mort de Gassendi, des réunions hebdomadaires sont organisées, et Samuel Sorbière rédige un règlement en neuf articles pour l'Académie en gestation. Il le publie en février 1658, sous forme de lettre adressée à Thomas Hobbes. Le préambule et le premier article parle de « conférence », qui contribueraient au « bien public » autant qu'à « l'agrément » des participants. L'objet de ces « conférences » : « la connaissance plus claire des œuvres de Dieu, l'augmentation des commodités de la vie, dans les arts et les sciences qui servent à les augmenter ». Leur forme : deux rapports par séance, suivies d'objections préparées, et d'un débat oral. Rapports, objections et réponses devaient être *lus*. Le débat oral devait être bref, et soumis à l'appréciation du président de séance. Les membres de l'Académie étaient autorisés à envoyer leurs opinions par écrit, quand ils ne pouvaient venir en personne. A la fin de chaque séance, les Académiciens devaient informer l'assemblée de ce que leur correspondance avec les savants étrangers leur avaient appris des recherches en cours, ou des résultats récemment publiés. L'assistance aux assemblées était réglée avec soin : sauf vote des deux tiers, personne n'y pouvait être admis après le début de séance ; et seuls les membres de l'Académie, cooptés, et choisis parmi les « personnes curieuses de choses naturelles, de médecine, de mathématiques, d'arts libéraux et mécaniques », pouvaient y assister, avec des invités de marque dûment annoncés et introduits.

La coopération scientifique commande donc des formalités et un ordre de discussion qui renoue quelque peu avec la rigueur des *disputationes* universitaires, et qui suppose une préméditation, une part faite à la lecture de textes prémédités, qui tranchent avec l'improvisation orale, et les méandres de la conversation littéraire tant érudite que mondaine. De 1653 à 1663, ce règlement semble avoir régi les réunions hebdomadaires chez Habert, qui présidait, assisté de Sorbière au secrétariat. Faute des comptes rendus de séance, perdus, de nombreuses correspondances et le journal de voyage en français de Christian Huyghens à Paris (publié par H. Brugmans en 1935) permettent de reconstituer les activités de cette Académie privée. Chapelain, membre comme Habert de Montmor de l'Académie française, et habitué à la fois du cabinet Dupuy et de l'hôtel de Rambouillet (l'un et l'autre alors sur le déclin ou fermés) y est assidu au titre de correspondant de Huyghens à Paris. Les cartésiens Clerselier et Rohault, le médecin Pecquet s'ajoutent aux savants qui étaient là de fondation. L'Anglais Henry Oldenburg assiste régulièrement aux

séances entre 1657 et 1660 ; Huyghens vient en personne resserrer les liens entre Paris et son cercle de Leyde ; correspondance et voyages (Lorenzo Magalotti) rattachent l'Académie à celle du *Cimento* (1657-1665), que préside à Florence le Grand duc de Toscane Léopold en personne, et où collaborent des disciples de Torricelli et de Galilée. Le journal de voyage de Huyghens (1660-1661) montre que plusieurs des membres de l'Académie d'Habert de Montmor, tels Rohault, Thévenot, Petit, Auzout, tenaient aussi chez eux des réunions moins nombreuses et moins réglées, où ils se livraient avec leurs pairs à des expériences d'optique et de mécanique, ou à des discussions de problèmes mathématiques. La « nouvelle science » n'est pas du tout isolée, elle fait partie de ce que nous avons nommé « l'Université libre » parisienne. La présence de Chapelain, *uomo universale* de la Renaissance, chez Habert de Montmor, suffirait à l'attester. Huyghens est invité dans un « salon cartésien », celui de M^{me} de Bonneveau, qui signale l'élargissement de la conversation mondaine aux nouveautés scientifiques : les *Femmes savantes* ne se feront plus guère attendre. Le jeune génie hollandais fréquente le cercle de Méré et de Mitton, où il rencontre encore Pascal. La « nouvelle science » va trouver dans les *Pensées* une réponse à la fois littéraire, morale et religieuse qui aura mûri par la conversation de Pascal tant avec ses pairs qu'avec les « esprits forts » du grand monde et avec les « Solitaires » de Port-Royal.

Le voyage de Huyghens (qui se déroule selon le modèle de la *peregrinatio academica* de la République des Lettres, en marge d'une mission diplomatique hollandaise) se poursuit à Londres, où il arrive à point nommé pour participer aux séances de la *Royal Society*, fondée depuis un an. Stimulée par les nouvelles reçues de Londres, l'Académie d'Habert veut rivaliser de zèle. Mais déjà Chapelain, qui va devenir l'un des conseillers de Colbert les plus écoutés, projette pour la France un établissement supérieur à celui que les Anglais, pour le plus grand bien de leur agriculture, de leur industrie et de leur commerce, viennent de placer sous le patronage nominal de Charles II (mais avec un budget qu'alimentent ses propres membres appartenant à la *landed gentry*, Sir Robert Boyle, Sir Robert Moray). Samuel Sorbière lui-même, en 1663, lit devant l'Assemblée de l'Hôtel de Montmor un *Discours* (aussitôt adressé à Colbert) qui recommande la transformation de l'Académie en Académie royale. Il fait remarquer que les ressources privées (celles de Montmor) ne suffisent pas à mener à bien les expériences nécessaires et les appareils propres à les exécuter. Il souligne les conflits qui se sont élevés entre expérimentalistes et « philosophes », conflits que l'autorité royale peut seule apaiser. La même année, Huyghens écrivait à Sir Robert Moray que l'Académie Habert de Montmor était finie. Elle persista, mais sans aucun éclat, jusqu'en 1669. Dès 1664, le voyageur et diplomate Melchisédech Thévenot regroupait chez lui les savants déçus par les querelles de l'Académie Montmor : le géomètre Frénicle, le médecin Sténo, l'opticien Petit, le mathématicien et astronome Adrien Auzout. Ce dernier, la même année, dans son livre *Ephéméride de la comète de 1664*, demandait à Louis XIV de transformer

cette *Compagnie des sciences et des arts* en Académie royale pourvue des ressources et des instruments nécessaires à ses travaux, et donc très utile au bien et au renom de l'Etat. Quand Colbert, assisté des conseils de Christian Huyghens, de Carcavy, des frères Perrault, fonde l'Académie des sciences en 1666, peu de membres de l'Académie Habert de Montmor seront choisis pour y collaborer.

Un des membres de l'Académie Habert, l'abbé et médecin Bourdelot, ancien secrétaire de Christine de Suède, et secrétaire du prince de Condé, avait fondé dès 1642 sa propre Académie, qu'il qualifia de « publique » et qui se tenait tous les lundis dans sa maison de la rue de Tournon. Annonçant ses séances par voie d'affiches, cette académie donnait la parole à des savants incontestés, français et étrangers, et publiait ses *Actes*. Elle dura jusqu'à la mort de son fondateur, en 1685. En 1672, un des collaborateurs de Bourdelot, Le Gallois (rien de commun avec Gallois, éditeur du *Journal des Savants* et secrétaire de l'Académie des sciences) publiait les *Conversations de l'Académie de M. Bourdelot, contenant diverses recherches, observations, expériences, et raisonnements de Physique, Chimie, Mathématique*.

Le mot de « conversation » est très approprié, et veut faire la différence avec les « conférences » entre pairs. Il s'agit en effet de haute vulgarisation, comme au Bureau d'Adresse de Renaudot sous Louis XIII. Après un exposé du savant invité, un débat entre « académiciens » avait lieu, devant un public très nombreux. Il est assez significatif du champ sémantique du mot « conversation » au XVII^e siècle que, même sur des sujets de « nouvelle science », l'abbé Bourdelot fasse préluder les séances par un concert d'instruments et de voix, qui devait établir le climat d'harmonie souhaitable à la fois pour le débat qui allait suivre, et pour la convergence des esprits. Il faisait suivre ces séances par un souper aussi succulent que possible, alimenté en saison par les envois de venaison du prince de Condé, grand chasseur dans ses forêts de Chantilly. Concert, conversation, banquet : l'Académie de Bourdelot (réputé lui-même pour son caractère conciliant et gai) étendait donc à la « diffusion » des connaissances l'esprit des *convivia* antiques et humanistes, et ne séparait pas l'agrément dans le loisir du désir naturel de vérité. Le même souci d'*eutrapélie* avait privilégié l'« enjouement » dans la société « mondaine » et dans la société « érudite ». Le texte de Guy Patin que nous avons cité l'an dernier laisserait croire que les mœurs universitaires elles-mêmes n'étaient pas imperméables à la convivialité humaniste.

Dans le cadre de ce cours M^{me} Catherine Massip, Conservateur en chef du département de la Musique à la Bibliothèque Nationale, a fait un exposé sur « La conversation musicale au XVII^e siècle », M. Bernard Yon un exposé sur « La conversation comme technique de la narration et de la pédagogie romanesques dans l'*Astrée* », et M. Jean-Robert Armogathe, Directeur d'études à l'E.P.H.E. V^e section, un exposé sur « Conversation et correspondance dans le cercle scientifique de Mersenne ».

Le cours a eu son prolongement dans le cadre de l'enseignement du Collège de France à la Maison Descartes d'Amsterdam, sous le titre : « L'empire des femmes dans la conversation française au XVII^e siècle ».

Le séminaire a été consacré à l'*Adone* du poète Giambattista Marino (1623) et son influence en France. On y a entendu des exposés de M^{me} Françoise Waquet (C.N.R.S.), de M^{me} Françoise Graziani (Lille III), de M. Milovan Stanić (Centre Pompidou). Une traduction du chant IX de l'*Adone* a été élaborée en collaboration par plusieurs participants au séminaire. Une séance a eu lieu à la Maison Descartes d'Amsterdam sous le titre : « Le genre pastoral à la Renaissance ».

M.F.

PUBLICATIONS

Héros et orateurs : rhétorique et dramaturgie cornélienne, Genève, Droz, 1990.

« Les sanglots d'Ulysse », dans *Mesure*, janvier-mars 1990, p. 169-183.

« La conversation au XVII^e siècle : le témoignage de Fortin de la Hoguette », à paraître dans les *Mélanges offerts à Jules Brody*, Munich.

« De la vie dévote à la vie de loisir : François de Sales, Méré, M^{lle} de Scudéry théoriciens de la conversation », à paraître dans *L'Alphée*.

« La conversation », à paraître dans *Les Lieux de mémoire*, t. V, Paris, Gallimard, 1990.

« *Sacerdos sive rhetor, actor sive histrio* : rhétorique, théologie et moralité du théâtre de Corneille à Molière », à paraître dans les *Mélanges offerts à Robert Garapon*, Paris, P.U.F., 1990.

« La Querelle de la moralité du théâtre au XVII^e siècle », à paraître dans la *Revue de la Société d'Histoire de la philosophie*, 1990.

« Introduction : La Fontaine, les Fables et l'art de la conversation » dans *Le Fablier*, revue de la Société des Amis de La Fontaine, n^o 1, p. 1 et 2.

PARTICIPATION À LA VIE SCIENTIFIQUE

Direction de l'U.R.A. 96, unité associée Paris-Sorbonne-C.N.R.S., centre d'étude de la langue et de la littérature française du XVII^e et du XVIII^e siècle ; Présidence du Conseil scientifique de la Bibliothèque Nationale ; Consultant

(pour la section « Littéraire française » de l'Ecole Normale Supérieure) du Conseil National d'Evaluation ; Membre du Conseil scientifique de l'Ecole Nationale des Chartes.

Conférences aux Universités de Dublin (Trinity College et University College), Gallway, et Cork en Irlande ; à l'Université Libre de Bruxelles ; au Musée des Beaux-Arts de Grenoble ; à l'Université de Berne ; à la Villa Spellman de l'Université Johns Hopkins à Florence.